

3^e Année - N° 69.

Le numéro : 25 centimes

10 Février 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G. Douglas Haig

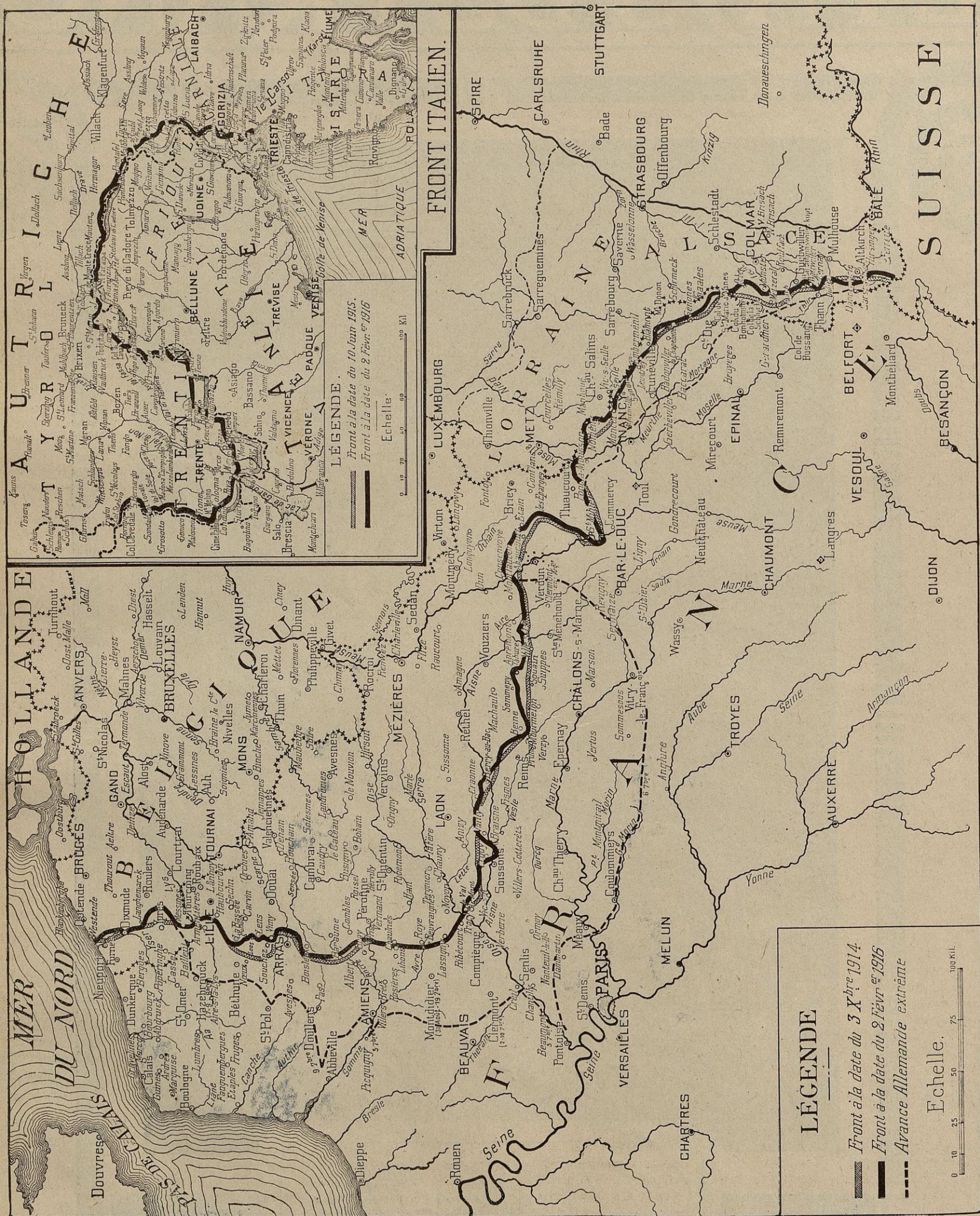
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger...2

Édité p
Le Ma
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARI

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 27 JANVIER AU 3 FÉVRIER

FES Allemands ont déclenché deux offensives simultanées sur notre front, l'une en Artois, l'autre en Picardie ; menées avec des effectifs assez considérables, elles n'ont eu que de maigres résultats : la prise de quelques tranchées avancées que l'ennemi n'a pu conserver et l'occupation du village de Frise, qui formait saillant en avant de nos lignes et qui a été enlevé par surprise. Ces deux affaires ont eu lieu le 28 janvier.

En Belgique, les Allemands n'ont pas renouvelé leurs attaques ; tout s'est borné à de violentes canonnades ; le 31 janvier, notre artillerie lourde a dirigé un tir efficace sur les organisations ennemis du pont de Straenstraete.

Sur le front de l'armée belge, la brume a paralysé toute action pendant quelques jours et ce n'est que le 2 février qu'on a signalé une reprise violente de la lutte d'artillerie, surtout vers Dixmude.

L'armée britannique a subi, le 29 janvier, une attaque allemande, vers la fin de l'après-midi, au nord-est de Loos, où les tranchées de nos alliés forment un saillant dans les lignes ennemis ; protégées par un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, les colonnes allemandes sont parties à l'assaut des positions anglaises ; mais elles n'ont pu y arriver : elles ont été arrêtées par le feu des canons et des fusils. L'affaire s'est continuée par une lutte d'artillerie ; des mines ont éclaté vers Givenchy et Fricourt dans les deux camps, sans causer de grands dégâts. Des patrouilles britanniques ont encore exécuté quelques coups de main heureux sur les tranchées allemandes dans les parages de la route de Kommer à Wytschaete et au nord de Frise. Le 2 février, les Allemands ont essayé, à leur tour, de surprendre les Anglais ; ils ont brusquement attaqué, sans préparation préalable d'artillerie les tranchées de nos alliés, dans le voisinage de la route d'Ypres à Pilken ; ils ont été facilement repoussés.

Sur notre front d'Artois, quatre attaques furent lancées en même temps par les Allemands le 28 janvier ; la veille, l'ennemi en avait tenté deux à l'ouest de la route d'Arras à Lens ; mais sans succès. Les quatre actions du 28 eurent lieu : la première, à l'ouest de la côte 140, au sud de Givenchy ; elle permit à l'ennemi de prendre pied dans quelques éléments de tranchées avancées ; la seconde, au voisinage du chemin de Neuville-Saint-Vaast à la ferme de la Folie ; elle fut complètement repoussée ; la troisième, au nord de Roclin-court ; celle-ci ne put même se déclencher ; les Allemands ayant été arrêtés net par notre feu sans pouvoir sortir de leurs tranchées ; la quatrième, au nord-est d'Arras, sur la route de Saint-Laurent à Saint-Nicolas ; elle subit un échec complet.

Donc, les Allemands ne parvinrent qu'à occuper ce jour-là des éléments de nos tranchées, et au prix de quelques pertes ! Les jours suivants, nous avons réoccupé progressivement les positions qui nous avaient été enlevées. L'ennemi a essayé de réagir, les 29 et 30 janvier, devant nos contre-attaques ; mais il a partout été repoussé. Depuis, c'est le canon seul qui a eu la parole, et notre artillerie a copieusement arrosé de projectiles les tranchées boches.

En même temps qu'ils attaquaient ainsi les Anglais au nord-est de Loos et notre front, en Artois, les Allemands déclanchaient une violente offensive en Picardie, dans le triangle Péronne-Chaulnes-Bray, leur droite appuyée sur la Somme. Un violent bombardement précéda l'attaque ; celle-ci eut lieu sur un front de plusieurs kilomètres, de Frise, village situé sur une boucle de la Somme, jusqu'à Lihons. D'abord Frise, faiblement défendu par une grande garde, fut enlevé par les Allemands. Mais, plus au sud, l'attaque se brisa contre la ligne Dompierre-Fay-Foucaucourt-Herleville. Devant Dompierre notamment, l'infanterie allemande fut rejetée par deux fois dans ses tranchées par nos tirs de barrage et notre fusillade. La nuit suivante, l'ennemi tentait de déborder la droite de cette position par Lihons ; il subissait un échec complet.

En résumé, cette affaire, qui a coûté cher aux Allemands, s'est bornée

à l'occupation par eux du village de Frise, dont nous avons déjà repris une partie. L'offensive allemande est complètement enrayée ; elle ne peut résister au feu de notre artillerie. Une fois de plus, il est prouvé que notre front est invulnérable. Les Allemands l'ont tâté partout ; ils ne peuvent le percer ; ils ne le pourront pas.

Les jours suivants, la canonnade a repris avec violence ; notre artillerie a dispersé des convois ennemis vers Lassigny.

Au nord de l'Aisne, nos canons ont démolî, le 29 janvier, des observatoires au sud de Berry-au-Bac et bouleversé les ouvrages ennemis du plateau de Vauclerc. Le 2 février, on a pu croire à une attaque dans cette région ; des troupes en mouvement ont été aperçues au nord-ouest de Berry-au-Bac ; elles ont été aussitôt dispersées par le feu de notre artillerie. Le même jour, les Allemands, après un bombardement assez vif, esquissaient une attaque sur nos positions du bois des Buttes, dans la région de la Ville-au-Bois ; nos tirs de barrage et notre feu d'infanterie les empêchèrent de déboucher.

En Champagne, le 30 janvier, tirs efficaces de nos canons de tranchées sur les organisations que l'ennemi a installées à Cernay, à trois kilomètres à l'est de Reims.

En Argonne, la lutte de mines continue à l'avantage de nos sapeurs qui ont fait sauter de nombreux fourneaux et bouleversé les travaux souterrains faits par l'ennemi ; dans cette guerre sournoise de taupes, c'est à qui arrivera le premier, et nos sapeurs s'entendent à merveille à devancer les Allemands.

En Lorraine, tir efficace de nos pièces à longue portée sur les cantonnements ennemis de Conflans, d'Etain et de Saint-Maurice.

En Alsace, nos obus ont fait sauter un dépôt de munitions à l'est de Munster et aux abords d'Orbey. Dans la région de Sondernach, au sud de Munster, une attaque allemande enlevait, le 1^{er} février, un de nos postes d'écoute ; mais nous le réoccupions immédiatement.

En représailles du bombardement effectué le 25 janvier par un zeppelin sur les villages de la région d'Epernay, un de nos dirigeables a bombardé Fribourg-en-Brisgau dans la nuit du 27 au 28 ; il a lancé trente-huit obus sur la gare et les établissements militaires qui ont subi d'importants dégâts.

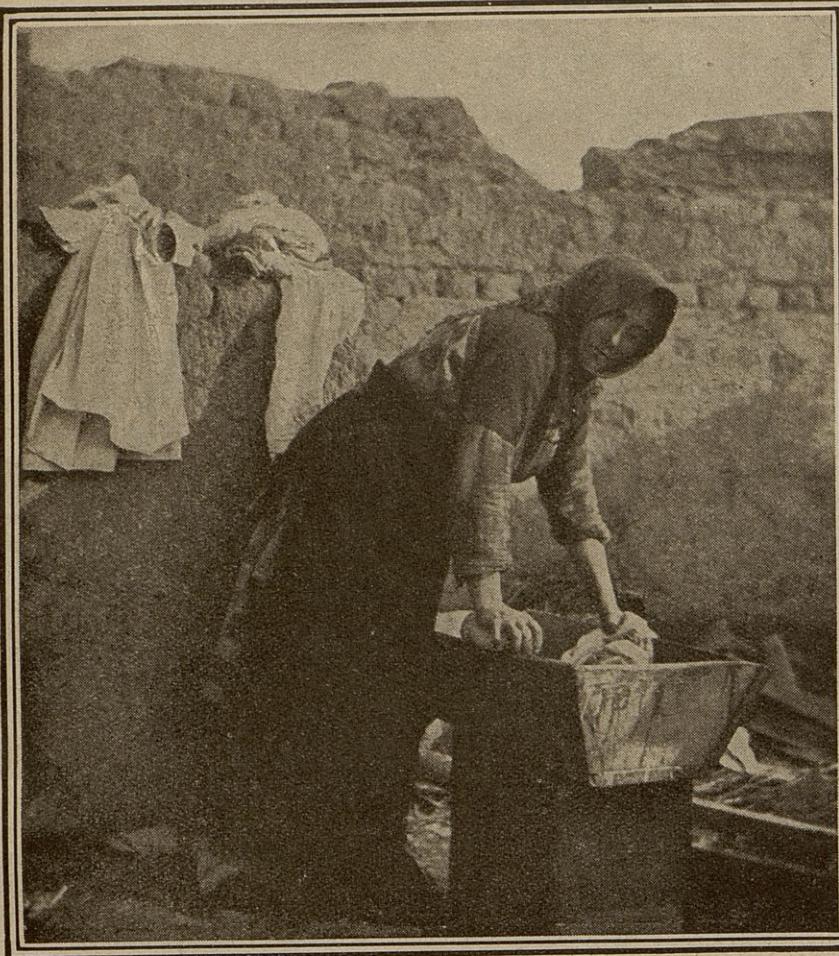
Prenant prétexte de ce raid, les Allemands envoient, dans la soirée du 29 janvier, un de leurs zeppelins sur Paris ; favorisé par la brume qui régnait ce soir-là, le pirate de l'air, lançait sur un quartier populeux de la capitale treize bombes qui tuaient vingt-six personnes dont onze femmes et quatre enfants, et en blessaient trente dont quatorze femmes et cinq enfants ; une maison de cinq étages était coupée en deux ; deux autres étaient fortement endommagées ; plusieurs autres pavillons étaient détruits ; une bombe crevait la voûte du métro sans autres dégâts. L'alarme aussitôt donnée, les avions de la défense aérienne de Paris partaient à la recherche du zeppelin ; deux seulement pouvaient l'approcher, mais n'arrivaient pas à l'abattre et le zeppelin regagnait les lignes allemandes.

Le lendemain, nouvelle incursion sur Paris : mais, ce jour-là, le zeppelin n'atteignait que la banlieue ; il lançait quarante bombes qui ne causaient que d'insignifiants dégâts matériels. Le lundi soir, un zeppelin tentait de revenir vers Paris ; mais, signalé près de Compiègne, il rebroussait chemin.

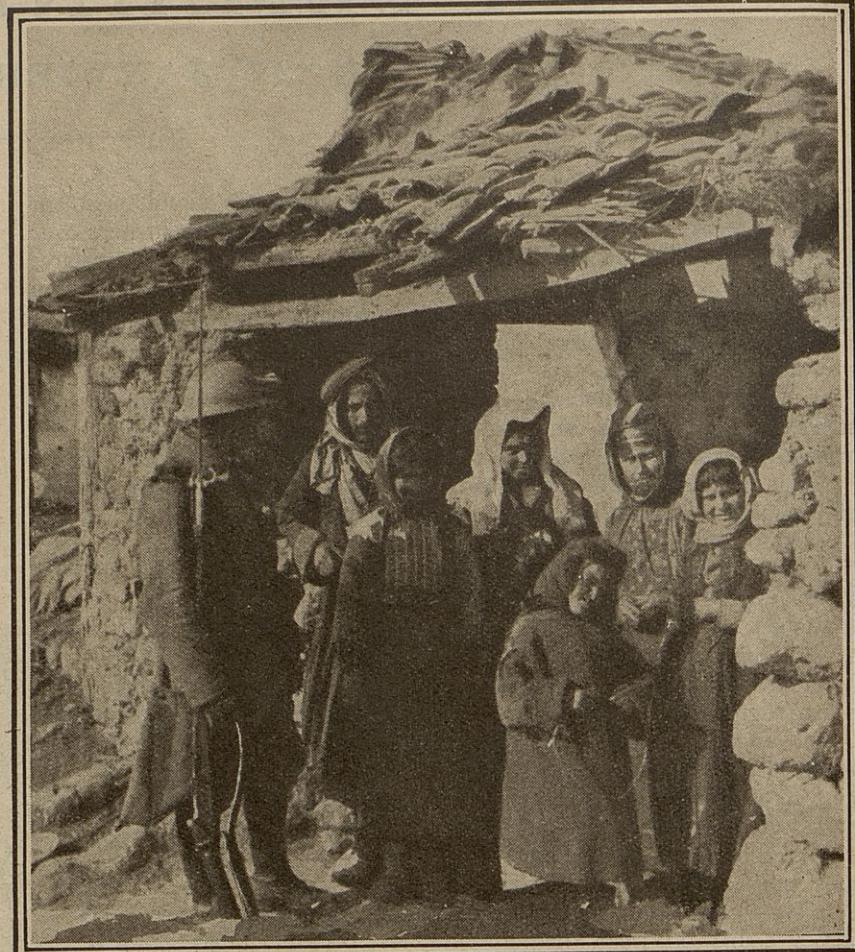
Pendant que ce crime s'accomplissait sur Paris, six ou sept zeppelins, profitant d'un brouillard épais, survolaient l'Angleterre ; ils jetaient trois cents bombes sur les comtés de Norfolk, Suffolk, Lincoln, Leicester, Stafford et Derby ; sauf sur un point, dans le Staffordshire, les dommages matériels n'étaient pas considérables ; mais le nombre des victimes était malheureusement élevé ; on a compté cinquante-neuf morts et cent un blessés, la plupart des femmes et des enfants.

Ces crimes ont soulevé l'indignation du monde civilisé ; il faut espérer qu'ils ne resteront pas impunis.

AU CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



La présence de nos soldats dans ces villages en ruines est un réconfort pour les populations; voici une femme gréco-serbe qui lave le linge de nos poilus.



Habitants du village de Karasouli dévasté lors de la première guerre balkanique; nos troupes protègent ces malheureux dont la misère est extrême.

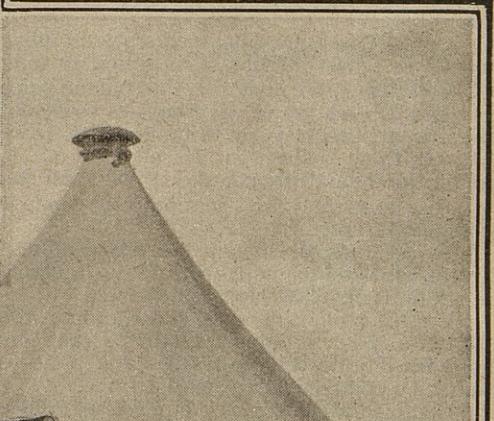


Le village de Dogandjé, dont on voit ici les maisons en ruines depuis la guerre balkanique de 1912, est à la limite du camp retranché de Salonique; nos troupes l'occupent et l'ont mis en état de défense. Derrière le village on aperçoit le Vardar, qui traverse la plaine à l'ouest de Salonique.

LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



Les chasseurs à pied occupés à creuser des tranchées et à installer des fils de fer barbelés sur la rive gauche du Vardar.



Le général Sarrail a fait exécuter autour du camp retranché de Salonique des défenses extrêmement puissantes. On voit ici le camp du ... chasseurs à pied établi devant le village de Dogandjé. Au fond se profilent les monts de Padjac occupés par les Bulgares. La photographie du milieu représente la tente du capitaine B..., avec des silhouettes de chasseurs sur l'horizon assombri.

Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Bagna, 28 octobre.

A mi-chemin, nous rencontrons à cheval le docteur B..., l'un des médecins brésiliens dont nous avons fait connaissance à bord du paquebot qui nous a amenés de France; il se rend à Kourchoumli pour y visiter son ami, le docteur C..., malade à l'hôpital.

Comme je m'étonne du changement qu'on nous fait exécuter avec lui, il m'explique que l'état-major a demandé d'urgence la réfection de la route et c'est pourquoi on expédie le plus rapidement possible les prisonniers dans la région de Bagna...

Il pronostique pour nous une grosse besogne et me serre la main en me souhaitant bonne chance...

Par suite de l'état pitoyable du chemin et surtout de son encombrement, nous allons à toute petite allure, ce qui ne plaît guère à notre attelage : les chevaux — imparfaitement dressés et dont c'est, me dit le cocher, la seconde sortie seulement — se cabrent, pointent, ruent et à tous moments risquent de nous jeter bas...

Et j'ai beau prodiguer les *Pollako* (doucement, doucement), mon automédron n'en est pas maître...

A plusieurs reprises, nous roulerions en bas du talus qui domine la rivière, sans l'intervention des prisonniers.

Et Dieu sait cependant si ces pauvres gens sont affaiblis !

A chaque instant, nous faisons arrêter la voiture, et nous nous multiplions, ma fille et moi, pour atténuer leurs souffrances dans la mesure du possible.

Je me souviens de l'un d'eux, notamment, dont un éclat de schrapnell, après avoir crevé la nuque, avait glissé tout le long de la moelle épinière, creusant au milieu des chairs un tunnel qui s'arrêtait à la hauteur des reins...

Etendu dans la boue, sur le côté de la route, nous avions réussi à lui extraire le projectile qui, sans exagération, pesait une livre, et, telle est la force de résistance de cette race, qu'après un pansement de fortune, il s'était remis en route...

A plusieurs reprises, avant d'arriver à Bagna, nous le vîmes cheminant au milieu du troupeau humain qui nous escortait : de temps à autre, il se courbait en avant, vidant, ainsi que l'on fait pour l'eau d'un vase, le pus accumulé dans sa plie, puis continuant de marcher, un peu soulagé par cette manœuvre qui n'avait rien de chirurgical...

Nous arrivons à Bagna à neuf heures, et, à travers la nuit noire, nous gagnons l'ambulance, installée dans une grande maison construite à mi-côte d'une des collines qui entourent la localité...

Bagna, pourvue de sources d'eaux chaudes, alcalines et sulfureuses, est une station où, en temps normal, certains malades viennent faire des cures très appréciées.

Ce n'est pas une ville, même pas un village : de-ci, de-là, à travers la campagne, quelques maisons, construites au milieu de jardins.

Celle où a été installée l'ambulance qu'a dirigée jusqu'à présent le docteur D... est une grande bâtie, à la construction de laquelle a présidé un bien singulier architecte : par la multiplicité de ses chambres toutes petites, elle a l'aspect d'une ruche dont les alvéoles ouvraient sur une galerie extérieure qu'une véranda abrite contre le soleil aussi bien que contre la pluie et la neige.

A peine arrivés à destination, nous sommes frappés par un spectacle féerique qui s'offre à nous.

A nos pieds, émergeant de l'obscurité entière, absolue qui emplit la vallée, des centaines de lueurs trouent la nuit, jetant dans l'espace un reflet rougeâtre qu'on dirait être des vapeurs de sang...

Ces lueurs sont mobiles, elles varient à tout moment d'intensité, paraissant s'éteindre, pour presque aussitôt se ranimer, envoyant au-dessus d'elles des myriades d'étincelles semblables aux pluies de feu que laissent retomber les chandelles romaines d'un feu d'artifice.

Combien sont-elles ?... Au moins un millier... peut-être bien davantage. (J'ai su le lendemain qu'il y en avait quinze cents.)

C'est vraiment fantastique, impressionnant au point que nous en oubliions de nous changer, ma fille et moi... et cependant l'eau ruisselle de nos vêtements, formant autour de nous sur le plancher un véritable lac boueux...

Un infirmier nous apprend que ce sont les feux

de bivouac allumés par les prisonniers et les blessés qui passent, faute d'abri, la nuit en plein air, sous les cata-ractes célestes, ils n'ont que ce moyen de se défendre contre l'humidité qui transperce leurs vêtements.

Toute la nuit, nous explique cet homme, on entend le bruit sourd des haches qui abattent les arbres que ces malheureux jettent tout entiers dans les foyers incandescents...

Bagna, 6 novembre.

Quel travail depuis que nous sommes ici !... rien n'existe !... il faut tout créer... ou du moins tout improviser... car nous n'avons rien trouvé, ni instruments (heureusement que j'ai les miens) ni médicaments...

A l'exception d'un peu

de permanganate et de quelques paquets d'ouate, rien... absolument rien !...

Depuis que Nisch a été prise par les Bulgares, c'est une recrudescence de fuyards éperdus qui encombrent la route et font obstacle au défilé du matériel militaire, chariots, caissons, pièces d'artillerie, qui, sans interruption, roulent vers le Sud... dans la direction de Prichtina...

S'il n'y avait que les soldats !...

Ce sont des hommes, eux : ils sont entraînés, par près de quatre ans de guerre, à braver la fatigue et les privations !

Mais ces malheureux qui fuient l'envahisseur, s'efforçant de sauver du naufrage de misérables bribes de leur petit avoir, quel lamentable spectacle elles offrent !

Venues de tous les points de l'horizon, elles sont réunies sur cette route, la seule qui puisse les conduire au refuge problématique qu'elles n'atteindront peut-être jamais...

Elles sont au début de leur calvaire : car Dieu seul peut savoir jusqu'où elles vont rouler ainsi ; et déjà, accablées de fatigue, de désespoir, elles ne peuvent presque plus se traîner...

Chaque jour, le nombre de ceux qui montent jusqu'à notre ambulance augmente ; de bouche en bouche s'est répandu, comme une traînée de poudre, le bruit qu'il y a à Bagna une ambulance, et c'est vers elle, comme vers un phare dont la lueur éclaire leur misérable exode, que tous les blessés, les malades, les éclopés se dirigent sous la pluie, au milieu de la crotte, avec l'espérance que leurs maux y seront soulagés...

Comme si, dans un naufrage, tous les passagers pouvaient espérer s'accrocher à l'unique bouée qui flotte à la surface de l'abîme...

Nous faisons néanmoins l'impossible, inventant, truquant, ma fille et moi, pour soulager ces malheureux, contraints de nous l'orner la plupart du temps à nettoyer les plaies, à leur mettre un pansement provisoire, renvoyant les pauvres diables avec un consolant « Soutra » demain... Demain !... où seront-ils demain ?... et nous-mêmes ?...

Nous en hospitalisons le plus possible, entassant blessés et malades dans les petites chambres où la paille, jetée sur le plancher, tient lieu des lits absents !

Heureusement que dans notre détresse, nous avons eu la chance de pouvoir mettre la main sur notre personnel, en déroute depuis Krajewatz ; informés par le plus grand des hasards que notre char à bœufs escorté d'Andréas et d'Ivan se trouvait à Prichtina (comment ! pourquoi ? je n'ai jamais pu éclaircir cette affaire) ! j'avais pu, le téléphone fonctionnant encore, faire revenir à Bagna mes deux gaillards, et leur aide nous est d'un grand secours...

D'autant plus que les blessés et les malades ne sont pas les seuls épaves que recueille l'ambulance : chaque matin, je descends en ville (une manière de parler, puisqu'il s'agit de quelques maisons éparses dans la vallée), et je m'occupe à retenir parmi ceux qui doivent le soir camper dans la boue ceux qui me paraissent les plus intéressants et je les convie à venir coucher au sec...

Et, chaque soir, le nombre de nos clients augmente : depuis la bataille de la Morawa, les blessés arrivent en quantité, évacués du front, sans pansement, avec cette seule indication :

« A l'arrière !... on te soignera à l'arrière !... »

Et, comme à l'arrière, en tout et pour tout, il n'y a que l'ambulance de Bagna, c'est un afflux toujours croissant de blessés et de malades... Certains soirs, les chambres sont tellement pleines que les dormeurs s'entassent sous les lits, par couches superposées, comme des harengs en caisse...

J'ai oublié de dire qu'Andréas avait fabriqué des lits avec des planches, tant bien que mal équarries, sur lesquelles on étendait la paille, ce qui permettait d'isoler les malheureux du plancher, souillé de boue et de sang...

Outre ceux-là, nous hospitalisons bien, en moyenne, trente officiers par nuit... et cela au grand désespoir d'Ivan...

Ce Croate a en effet un caractère de vieille fille qui n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes ; sans compter que le dévouement, très sincère qu'il nous témoigne, se mêle d'une pointe de jalousie, nettement accusée en toute circonstance...

Il montre grise mine aux gens que nous fréquentons, comme il faisait d'ailleurs à Krajewatz, et, chaque matin, quand, remontant de ville, nous lui indiquons le nombre de lits qu'il aura à préparer pour le soir, ce sont des récriminations ininterrompues...

Bagna, 9 novembre.

Hier, les docteurs brésiliens sont passés par ici, et nous les avons retenus à dîner : ils descendent vers le Sud, en retraite avec tout le personnel et l'état-major, devant l'ennemi qui s'avance...

Il nous pressent de les imiter, ne jugeant pas prudent d'attendre que les Bulgares aient fait leur apparition dans la vallée...

Je suis sans ordre : d'ailleurs, le chef de section est toujours là, et je dois continuer mon service...

Et puis, c'est une question d'humanité : le flot de nos assistés monte chaque jour, pour se doubler bientôt de ceux, qui, mourant de faim, viennent ici implorer un morceau de pain...

Réfugiés, soldats, officiers sont privés de tout et c'est vraiment une épouvantable égalité qui règne devant la misère...

Heureusement que la section se charge de notre alimentation et en « truquant » un peu nous parvenons tant bien que mal à soulager quelques infirmes.

Mais combien peu ! et qu'est-ce que cela, en comparaison des milliers et des milliers de malheureux qui défilent sans discontinuer par Bagna...

C'est un peuple entier qui marche vers l'exil, sans vêtements, sans pain !

Et ne pouvoir rien...



rien !... que prodiguer nos soins dans les limites que nous permettent les moyens dont nous disposons...

Le permanganate tire à sa fin et nous sommes contraints maintenant de ménager l'ouate, détachant les parties qui se sont trouvées en contact avec les plaies pour utiliser le reste parcimonieusement...

Quelle misère !...

Grâce aux sources d'eaux chaudes, heureusement, j'ai pu organiser un service de désinfection pour toutes ces misérables hordes dont ils sont couverts et dont la saleté, compliquée de vermine, agrave encore la putréfaction douloureuse des plaies...

Pour protéger ma fille — mon seul aide dans toutes les opérations — contre toute contamination, je dois faire s'étendre le blessé sur la terrasse, au ras des marches qui y accèdent. Elle peut ainsi se tenir hors de la pièce contaminée dont ses jupes frôleraient forcément le plancher, souillé lui-même...

Quel courage, quelle abnégation lui faut-il pour demeurer, solide et pleine d'entrain, à son poste...

Vaillamment elle « tient » elle aussi ! et beaucoup de ceux qui sont encore vivants lui doivent, comme on dit vulgairement, « une fière chandelle ».

Car ce ne sont pas seulement des soins matériels qu'elle leur donne ; elle leur prodigue aussi un réconfort moral, tout aussi nécessaire, peut-être plus, que les soins matériels...

A combien permet-elle de supporter courageusement une amputation en leur disant, au moment opportun, la parole qu'il faut dire ! Que de consolations, que d'espérances prodiguées !...

Que d'énergie aussi de sa part lorsque, seule, elle doit m'assister dans des opérations graves... comme pour ce soldat arrivant à l'ambulance, après douze jours de retraite, avec un poignet haché par la mitraille, la main pendante, retenue par quelques lambeaux de chair...

Seule pour donner le chloroforme — car l'opération s'imposait urgente, immédiate, sous peine de mort, et je n'avais même pas le temps de m'enquérir si, dans ce flot humain qui roulait sans interruption, se trouvait quelque docteur capable de m'aider — elle sut m'assister avec une habileté au-dessus de tout éloge...

Mais l'opération faite, on m'appelle au chevet d'un autre malade, je laisse mon opéré aux mains de ma fille, qui s'efface de ne pas lui voir reprendre connaissance, en dépit des soins qu'elle lui prodigue...

Alors, elle perd la tête, elle se précipite par l'ambulance, gagne une pièce où elle rencontre Andréas qui s'efface de la voir en un état si troublé...

— L'éther !... demandait-elle, où est l'éther ?...

Et tous deux de chercher fébrilement, bouleversant tout, jusqu'au moment où, le bienheureux flacon aux doigts, elle s'élance à nouveau, le cœur vacillant, les jambes chancelantes à la pensée que peut-être c'est un cadavre qu'elle va retrouver...

Mais non, il vit encore... Le pouls bat faiblement, mais il bat !...

Alors, reprenant son sang-froid, elle fait au malheureux une piqûre qui le ranime...

Il est sauvé !... et l'infirmière, les yeux brillants de larmes, s'effondre sur un siège : jamais de sa vie, me confesse-t-elle, elle n'a eu aussi peur !...

Bagna, 10 novembre.

Kourchoumlié, nous apprend-on, est sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi ; ordre est donné de quitter Bagna.

Tout le monde part, sauf nous qui attendons l'ordre d'évacuer l'ambulance, car nous n'abandonnerons pas nos malades ni nos blessés...

Le chef nous informe qu'il n'a pas d'instructions...

Nous attendons, assistant à l'évacuation des derniers prisonniers que l'on réclame à l'arrière, du côté de Prépolatz où certains prétendent que l'on se prépare à arrêter l'ennemi...

Maintenant passent seulement des troupes et du matériel militaire : tout ce que le Nord contenait d'habitants a fui déjà : seuls sont restés dans les villages les impotents, les vieillards incapables de supporter les fatigues de l'exode et ceux qui, soudés à leurs demeures, ont préféré courir les risques de l'occupation...

Nous prévoyons le cas d'une évacuation rapide de l'ambulance : toutes nos dispositions sont prises et mes deux serviteurs ne sont pas les derniers à s'empresser.

S'il ne tenait qu'à eux, nous serions déjà loin...

Bagna, 11 novembre.

Toujours aucun ordre : tout est abandonné autour de nous : le chef cependant est toujours là : un bruit circule dans l'ambulance — venu, je ne sais comment — que l'avance bulgare est arrêtée, et que la retraite ne s'imposera pas pour nous...

Nous respirons : il y a parmi ces malheureux étendus là sur la paille, quelques-uns qu'il serait bien difficile d'emmener ; l'un, notamment, a reçu dans la cuisse un paquet de mitraille qui lui a fait une blessure épouvantable, bâtie toujours, en dépit de nos soins constants, et de laquelle à chaque pansement nous retirons des fragments d'acier...

Pour celui-là, les cahots de la voiture — si tant est que nous puissions nous en procurer une — seraient épouvantablement douloureux et la souffrance, sans nul doute, entraînerait la mort...

Il se rend compte de son état, et ne se fait aucune illusion : on sera contraint de l'abandonner.

— *Sistra* (ma sœur), dit-il à ma fille, prends cet argent, garde-le ; car, une fois seul, quelqu'un de ceux qui viendront après toi me le volerait...

Vainement, tente-t-elle de le rassurer, lui promettant qu'on fera l'impossible pour l'emmener : il secoue la tête et la supplie de garder cette petite somme, quarante-cinq francs, mise de côté par lui pour les siens, demeurés là-bas au pays, une femme et six enfants.

— Ça leur permettra de vivre pendant quelque temps, explique-t-il...

Et force est à ma fille d'accepter le dépôt du pauvre diable...

Avec celui-là, il y en un autre que nous ne pourrons emmener : c'est un typhique que la mort guette, en dépit de nos soins...

Il est perdu !... Autour de lui, on le sait, et ses voisins ne se gênent pas pour le dépouiller de ses couvertures, ce qui est pour ma fille l'occasion d'une grande colère.

Et son indignation est telle qu'elle contraint les voleurs à rendre ce qu'ils ont volé...

Bagna, 12 novembre.

Nous partons demain : le chef vient de m'en faire donner avis : les blessés, les malades seront contraints de s'en aller à pied : la voiture, mise à ma disposition pour l'ambulance, est inemployable, les bœufs qui y devaient être attelés ont été abattus de force par des soldats affamés, et dévorés crus...

Ma fille qui me communique cette triste nouvelle, a les larmes aux yeux en songeant à tous ces malheureux qui grelottent la fièvre et qui, demain, sous la pluie, dans la boue...

C'est horrible et nous décidons de partir nous aussi à pied, pour leur donner du courage et être à portée pour les secourir...

Dans la journée, arrive une compagnie du génie qui a mission de miner la route en amont de Bagna, comme elle vient de le faire en aval, depuis Kourchoumlié...

Si nous ne filons pas demain, nous serons bloqués... Nous hâtons les derniers préparatifs...

Prépolatz, 13 novembre.

Nous sommes partis ce matin, à pied, avec les blessés et les malades ; mais, au dernier moment, j'ai bien cru que nous restions encore : ma fille ne pouvait se décider à abandonner le malheureux blessé, celui qui lui avait confié son argent.

Et puis l'autre, le typhique, est mort dans la nuit et elle a voulu tout au moins l'enterrer.

Alors, pendant qu'en avant de nous, déjà les soldats du génie commençaient leurs travaux, Andréas creusait une fosse dans laquelle était descendu le corps du pauvre diable ; sur le tertre, on plantait une croix que pieusement ma fille avait fabriquée et à laquelle elle suspendait un bouquet de fleurs fanées, le dernier dont s'était égayée l'ambulance...

Il est deux heures : nous venons d'arriver, rompus, grelottants, trempés jusqu'aux os par la pluie qui n'a cessé de tomber depuis notre départ de Bagna...

Et de la boue... de la boue, où nous enfonçons jusqu'aux genoux et de laquelle, presque à chaque pas, nous avons grand'peine à nous tirer...

Au-dessus de nos têtes, ininterrompu, s'entend le ronronnement de l'aviatik qui, depuis le départ, survole la colonne.

Et c'est une angoisse de toutes les secondes !

Quand l'oiseau sinistre va-t-il commencer à nous bombarder ?

Sans doute le jet des bombes ne fait-il pas partie de son programme et n'a-t-il pour consigne que de surveiller notre marche.

Car brusquement, il prend de la hauteur et disparaît dans les nuages.

La route est tellement étroite, encaissée entre deux montagnes, que nous devons faire des prodiges pour nous ranger afin de laisser le passage libre aux chariots militaires, aux caissons et aux pièces d'artillerie... Nous cheminons dans les rangs de l'armée serbe en retraite vers Prichtina, où, nous assure-t-on, elle fera halte pour arrêter définitivement l'ennemi...

Tout en avançant, au milieu de mon groupe de blessés et de malades, je ne peux m'empêcher d'admirer ce stoïcisme, digne des temps antiques, qui les fait aller tous, troupiers et officiers, vers l'avenir, pleins de confiance et de résolution...

Nul d'entre eux n'a renoncé à l'espoir de voir les alliés, vainqueurs à Uskub, apparaître enfin sur la terre serbe délivrée...

Mes pauvres blessés !... combien ils me peinent à marcher à travers ces terrains fangeux où parfois ils s'enlissent si profondément qu'il nous faut réclamer l'aide des soldats plus valides pour les tirer de cette tombe liquide qui menace de les engloutir...

Parmi eux surtout m'apitoie mon petit officier serbe que j'ai, à Bagna, réussi à arracher au suicide...

Il chemine, s'aidant avec vaillance de ses deux bâtonnets, et je cause avec lui pour le réconforter et tenter de lui faire paraître la route moins longue...

Mais une étape de cinquante kilomètres !...

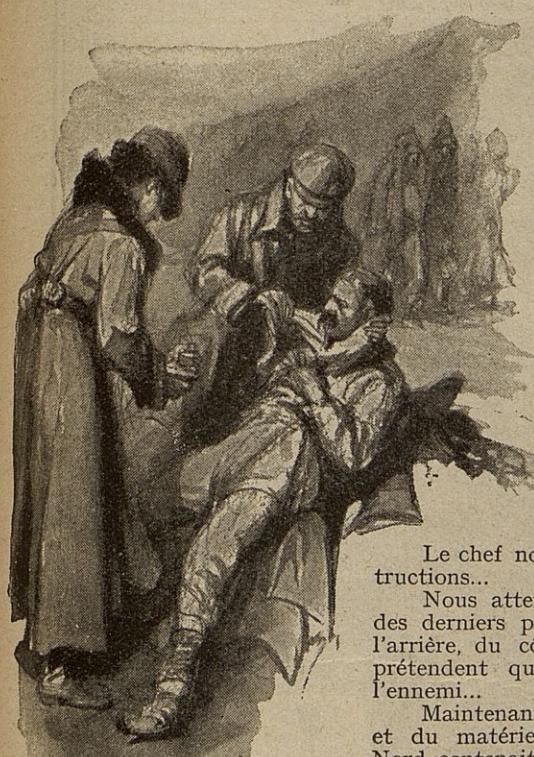
Comment parviendra-t-il à la couvrir ?

Par moments, quand je cesse de l'apercevoir, confondu dans les rangs du misérable troupeau qui se traîne au milieu de l'armée, je frémis... ayant l'appréhension qu'il ne soit tombé sur la route, pour ne plus se relever...

(A suivre.)

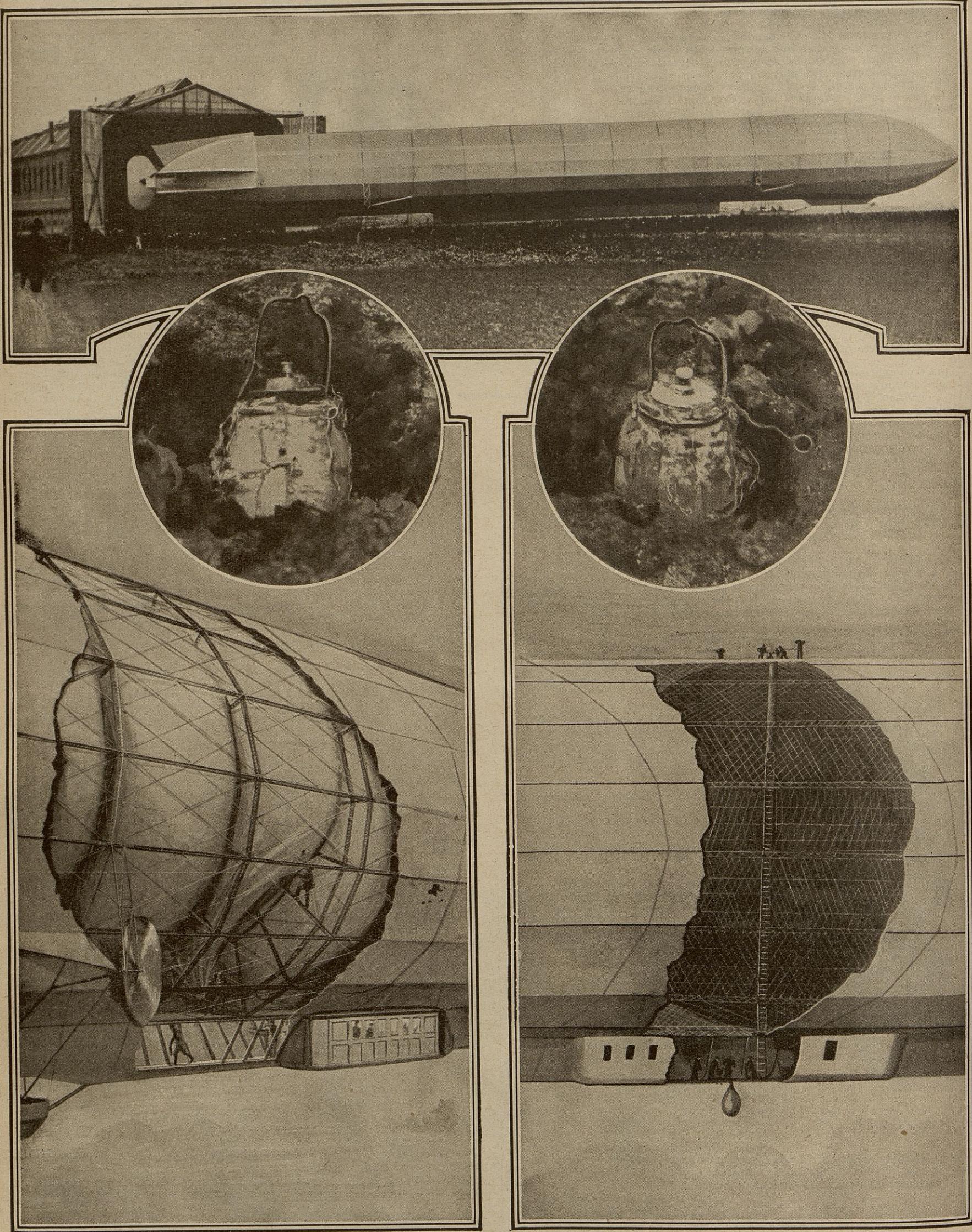


...Parmi ces malheureux couchés sur la paille...



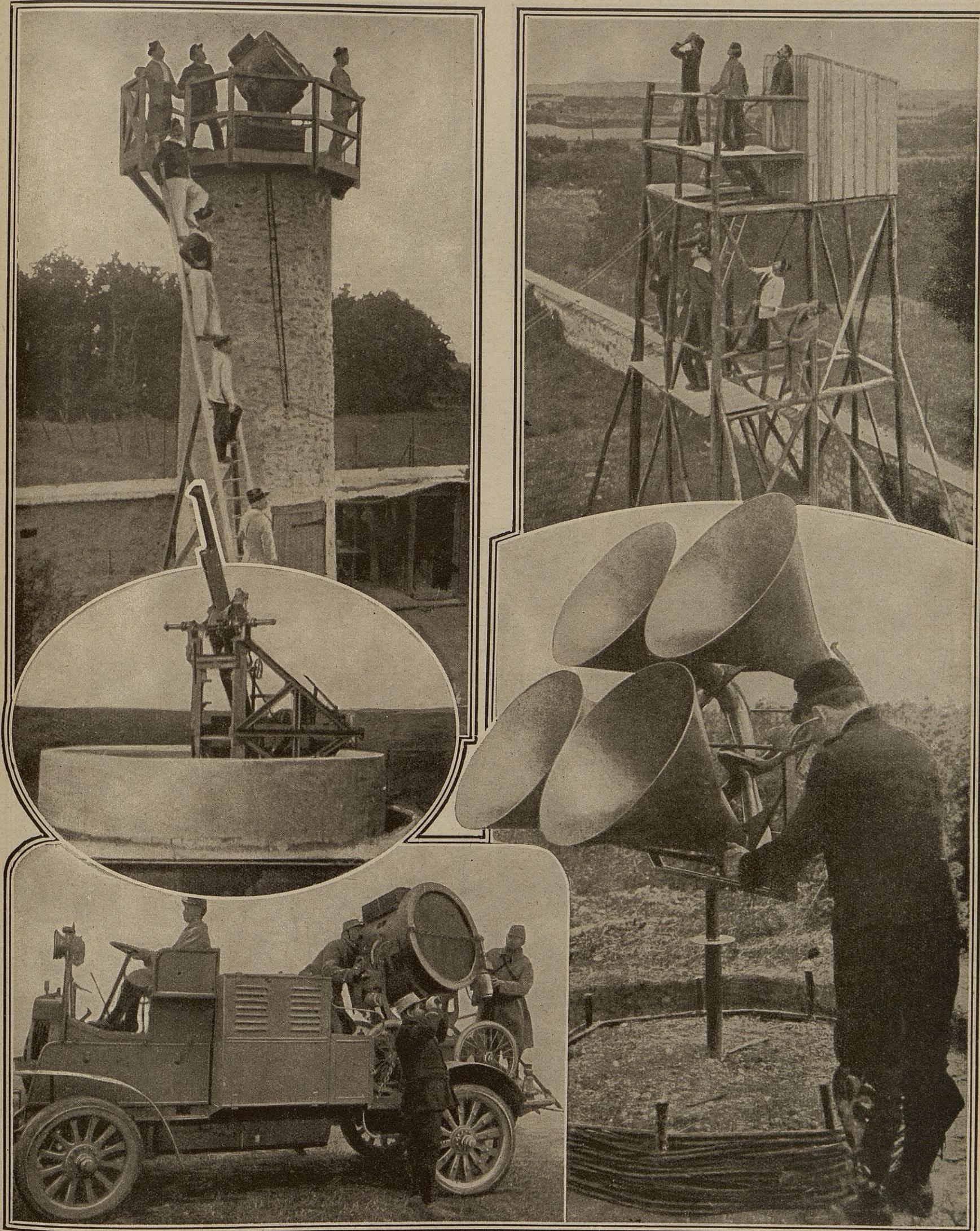
...Etendu dans la boue...

LES ZEPPELINS ET LEURS ENGINS



Les zeppelins sont revenus à l'ordre du jour en renouvelant leurs criminels attentats sur Paris et sur l'Angleterre. Nous donnons ici la photographie d'un zeppelin sortant de son hangar et au-dessous la coupe de ce monstre de l'air ; à gauche, on voit procéder à la réparation d'avaries causées par des shrapnells ; à droite, le tube qui conduit de la nacelle à la mitrailleuse ; au-dessous de la nacelle un sac rempli d'eau pour les expériences de chute des projectiles. Dans les médaillons, deux des bombes lancées sur Paris.

LA PROTECTION CONTRE LES PIRATES DE L'AIR



Si les zeppelins ont pu venir sur un quartier de Paris, ce n'est pas faute que des mesures de protection n'aient été prises. Des projecteurs puissants sont installés sur des tours ; des guetteurs veillent sur des échafaudages spéciaux ; des canons contre aéronefs sont placés en divers endroits du camp retranché ; des projecteurs portés par des automobiles permettent de suivre le zeppelin dans sa marche ; des écouteurs très sensibles décèlent le bruit du moteur des aéronefs.

LE ZEPPELIN SUR PARIS



Dans les médaillons, les photographies de quelques-unes des victimes des bombes du zeppelin : à gauche, les sœurs Chouckmann, petites Russes âgées de 7 ans et de 5 ans, blessées ; au milieu, Lucie Petitjean, 15 ans, coupée en morceaux par une bombe ; à droite, Mme Sarah Anezin, 61 ans, réfugiée de Jeumont, grièvement blessée. En haut de la page, la maison du sous-brigadier Bidault, tué, sa femme et sa belle-mère furent blessées ; en bas, un arbre déraciné par l'explosion d'une bombe.

MAISON ÉVENTRÉE PAR LE ZEPPELIN

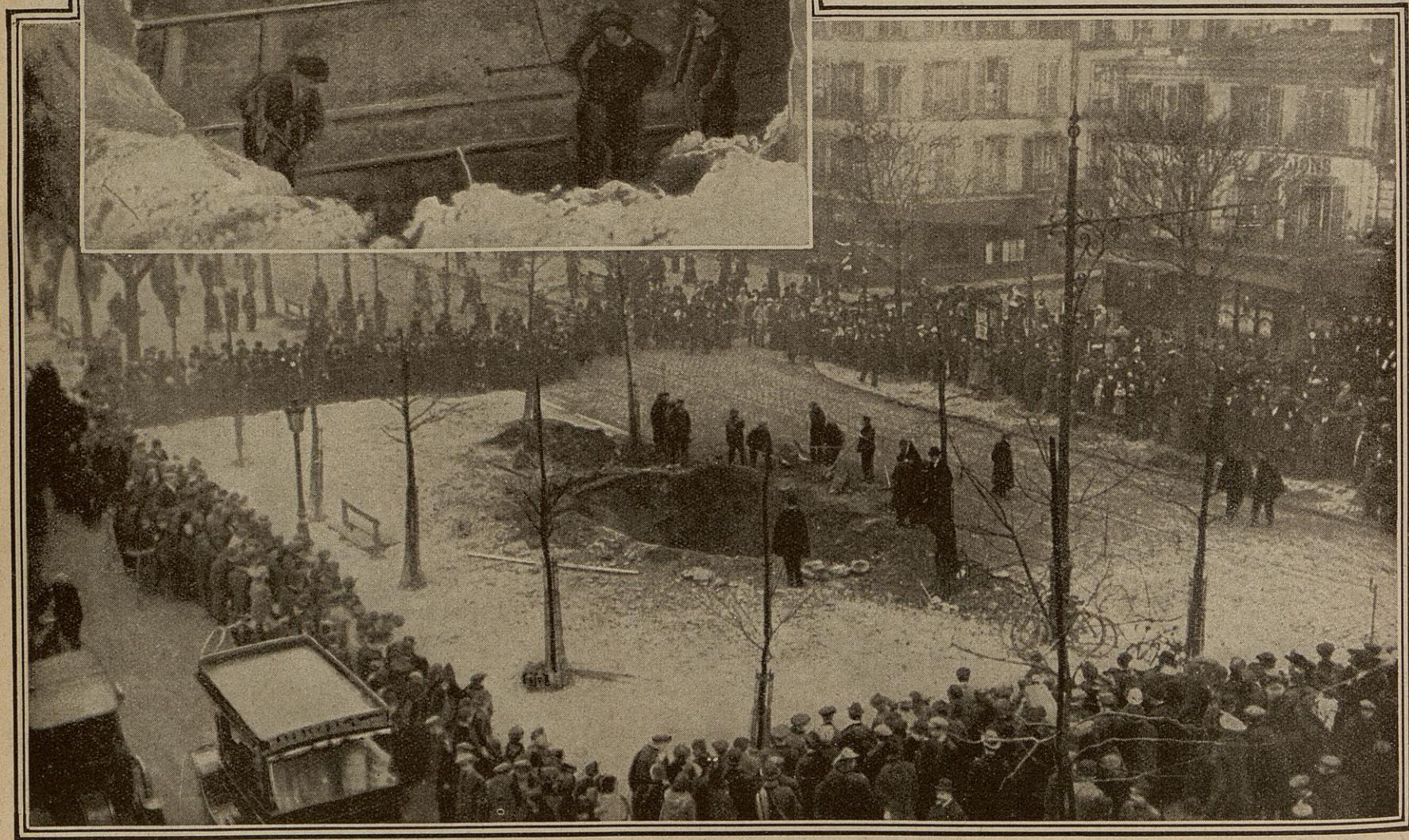


Dans leur communiqué, les Allemands ont déclaré que leur zeppelin avait bombardé « la forteresse de Paris ». Cette maison, qui est loin de ressembler à une forteresse, fut traversée du haut en bas par la neuvième bombe. Dix personnes furent tuées, parmi lesquelles six femmes et deux enfants. L'amas de décombres était si considérable qu'il empêcha de sortir pendant deux jours plusieurs locataires habitant un immeuble situé derrière celui-ci.

LE ZEPPELIN SUR PARIS



La première bombe lancée par le zeppelin éclata sur le terre-plein d'un boulevard extérieur et creva la voûte du métro.



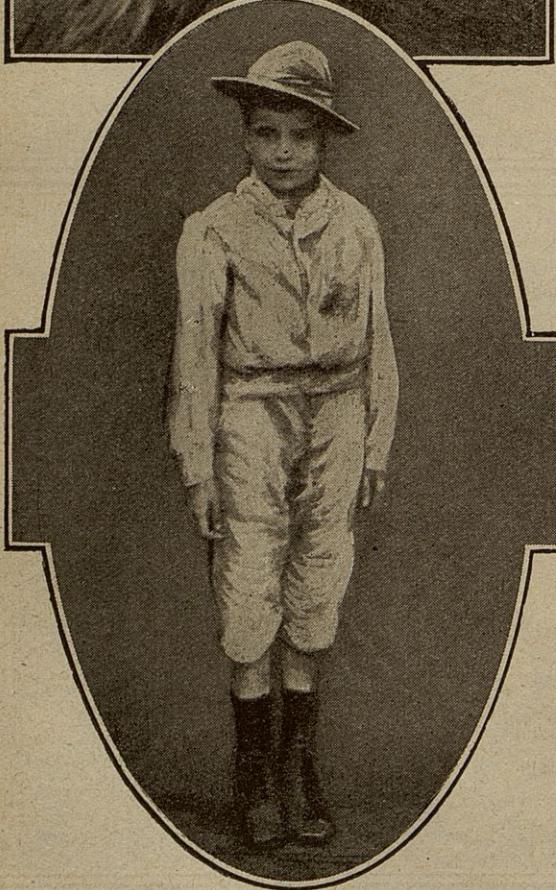
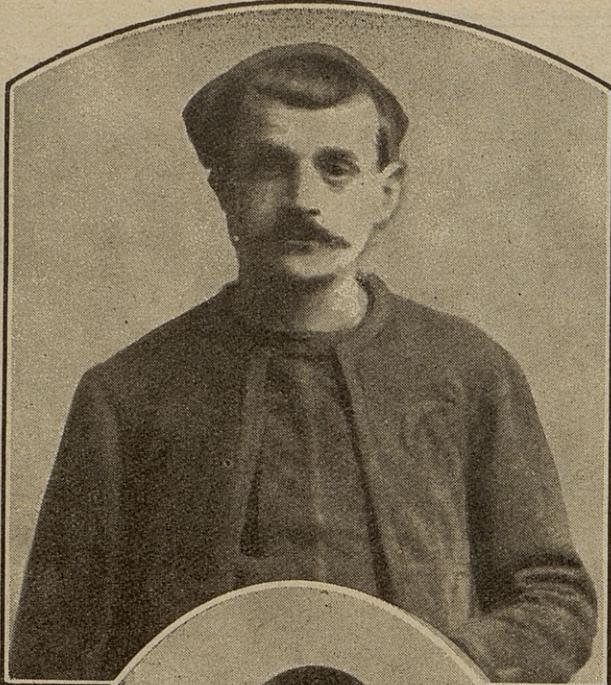
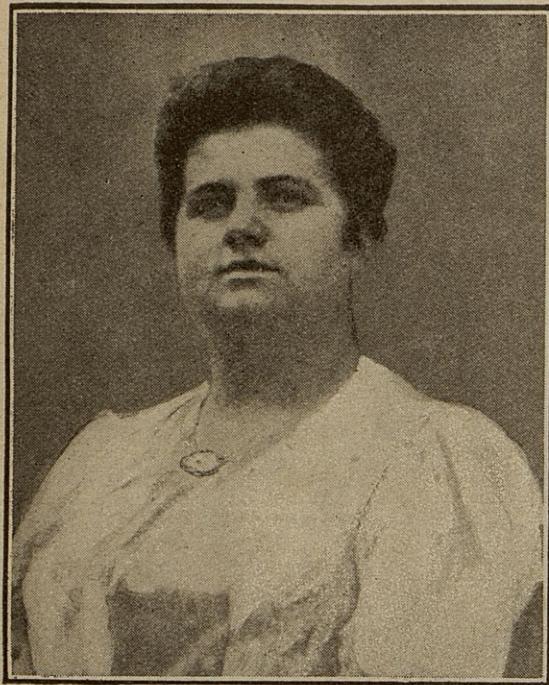
Le premier engin ne fit pas de victimes, il en eût été autrement si la chute s'était produite deux minutes avant, car à ce moment un train bondé de voyageurs passait à cet endroit. Dans le médaillon : La voie du métropolitain après l'explosion. Le service des trains ne fut interrompu que quelques heures.

LE ZEPPELIN A SURVOLÉ CE QUARTIER



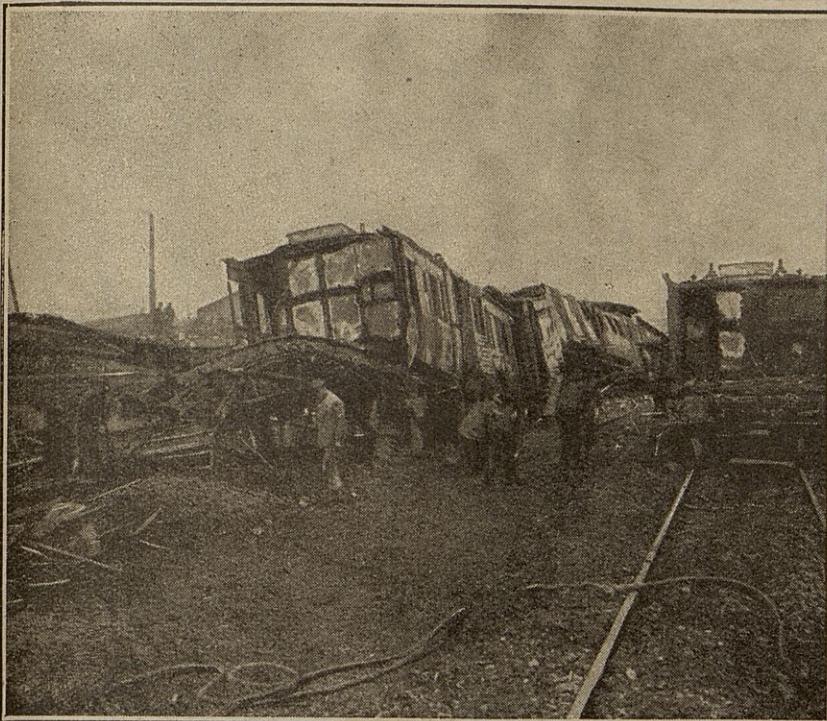
Encore des maisons démolies ! De gauche à droite, en partant du haut de la page, un mur détruit par la onzième bombe. — Le général Perreau sur les lieux de la catastrophe. — Un trou creusé par une bombe. — Toujours dans le même quartier populeux : pavillon d'un étage où deux personnes furent tuées ; une troisième fut gravement blessée. — Trois pavillons effondrés dans un petit passage ; il y eut deux morts et un blessé.

LES VICTIMES DU ZEPPELIN.

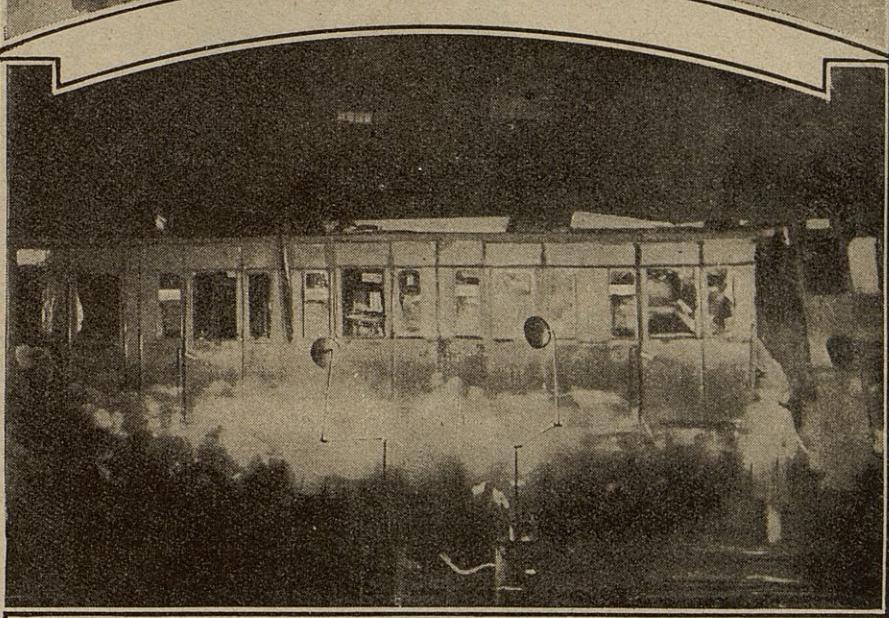
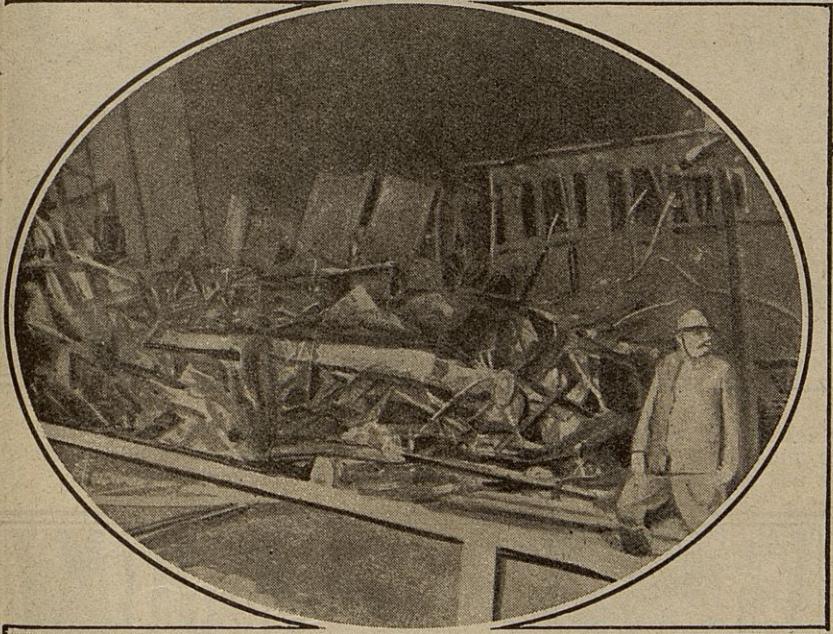
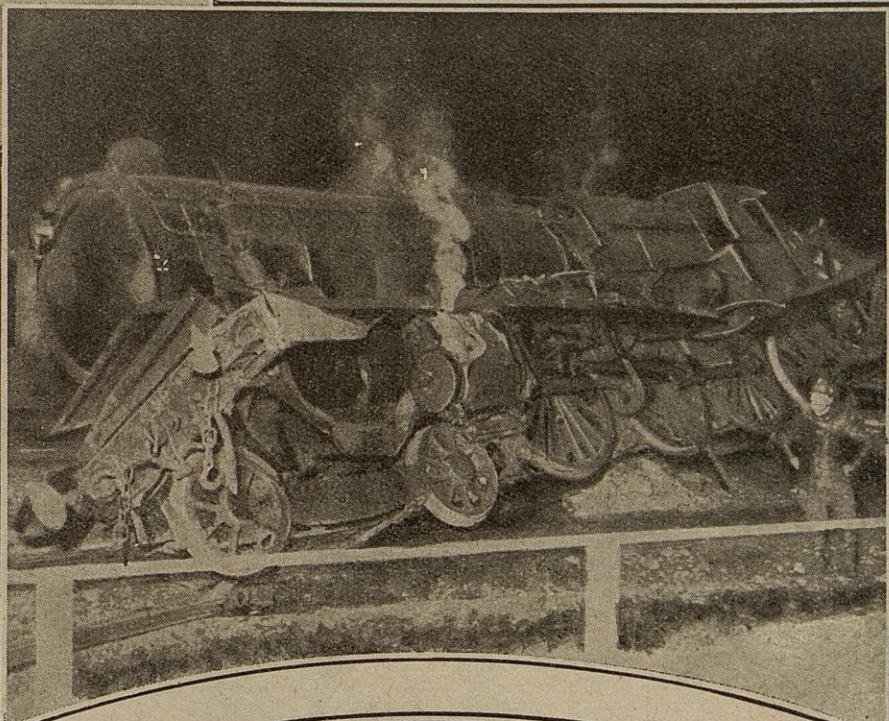


Voici quelques-unes des victimes que le zeppelin a faites dans la soirée du 30 janvier. En commençant par le haut de la page et de gauche à droite : Mme Léon, tuée ; M. Petitjean, en permission de six jours, tué ; Mme Petitjean, tuée ; Andrée Leriche, 18 mois, Raymond Leriche, 8 ans, enfants de Mme Leriche, tués ; Jean Léon, 9 mois, fils de Mme Léon, tué ; Henri Petitjean, 12 ans, blessé : Mme Leriche, tuée ; Maurice Forest, 15 ans, blessé.

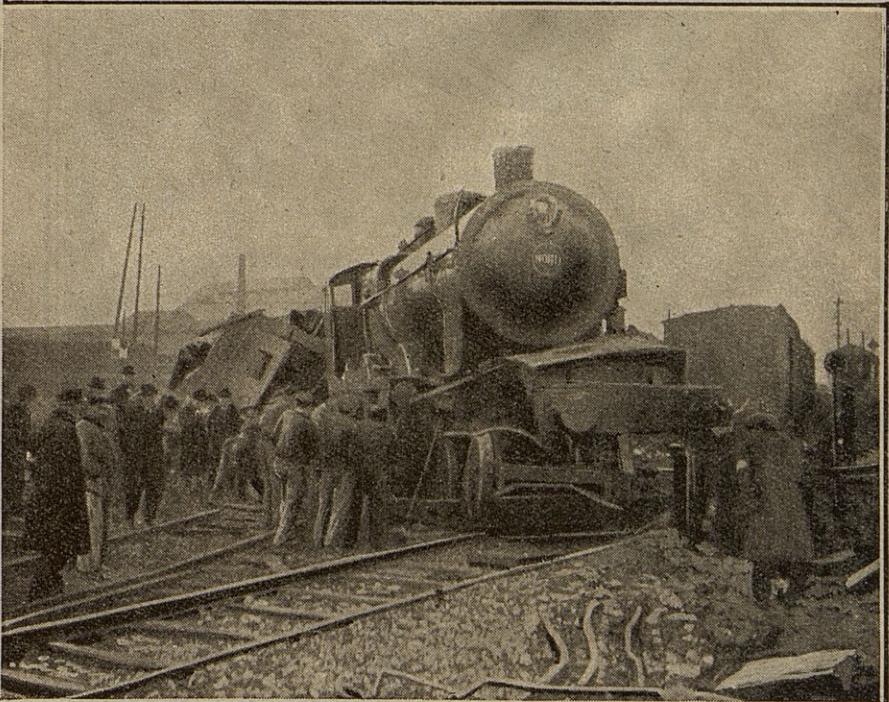
LE DÉRAILLEMENT DU RAPIDE DE CALAIS



LE TRAIN EN FLAMMES

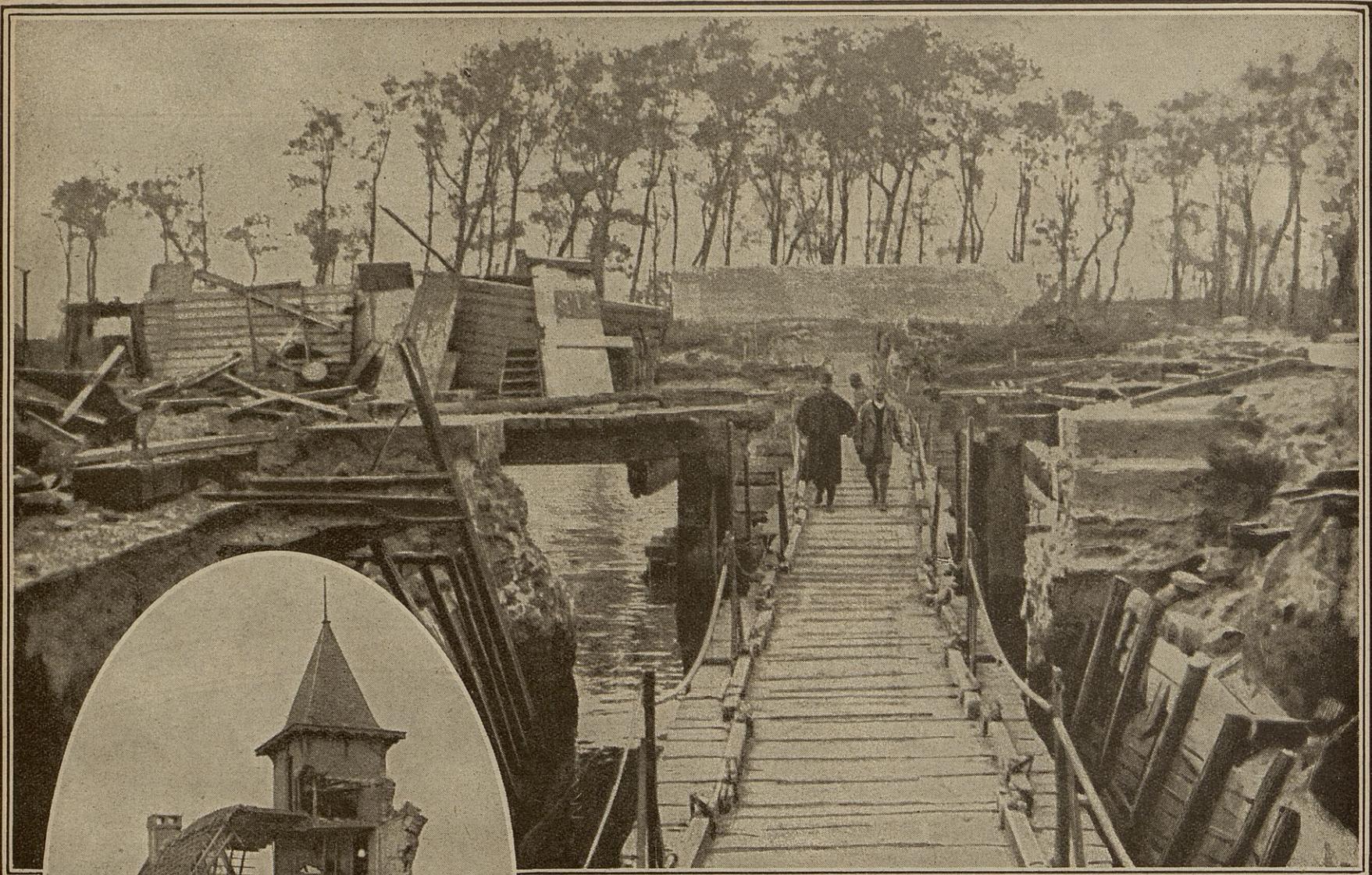


LES DÉBRIS SUR LA VOIE

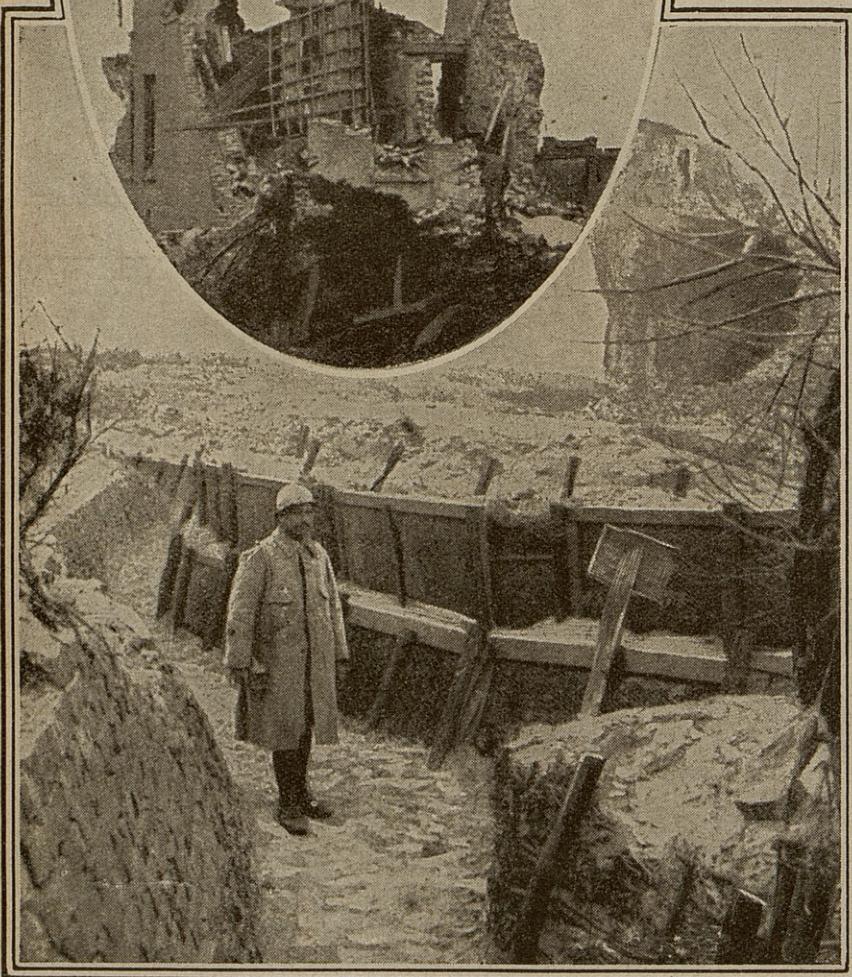


Dans la soirée du 1^{er} février, le rapide de Calais, entrant en collision avec des wagons en manœuvre, déraillait aux portes de Paris entre la gare de Saint-Denis et le pont de la Révolte ; la locomotive se couchait sur la voie ; les wagons de tête venaient se briser contre elle et prenaient feu. Dans la catastrophe, douze personnes furent tuées et vingt blessées. Nous donnons différentes vues des wagons démolis. En bas, à droite, les pompiers relèvent la locomotive.

LA GUERRE EN BELGIQUE



Pour remplacer les ponts détruits, le génie a construit des passerelles comme celle-ci. Dans le médaillon, un chalet que les obus ont traversé sans le mettre à bas ; on l'a appellé « La maison en dentelles ».



Voici un boyau de communication qui mène de l'arrière aux tranchées que défendent nos troupes.



Des fils barbelés défendent l'accès de ce bois que nos soldats traversent pour se rendre à la tranchée.



CHAPITRE PREMIER

FRÈRES D'ARMES

(Suite)

Jean Sénéchal qui, d'abord, n'avait pas compris, fut brutallement éveillé du beau rêve pacifiste que ses professeurs et ses parents n'avaient cessé d'exalter.

Il connut l'angoisse de voir sa patrie souillée par les rétrécis allemands, il connut la pitié douloureuse qu'inspire la détresse imméritée de ceux que le fléau chassait de leur pays, de leur camp, de leur maison. Mais ses mains blanches n'avaient jamais tenu une arme et son cœur se soulevait à l'idée de tuer.

Cependant, il faut bien faire son devoir... la France appela tous ses fils... Jean parla de s'engager.

— A quoi bon? se récria son père. Une guerre pareille ne peut durer! Six mois au plus... tu ne serais pas bon pour le front que déjà on signerait la paix. Attends l'appel de ta classe!

— Oui, mon cheri, pleurèrent les femmes, mère, sœur et tante; songe à notre anxiété, attends!

Il attendit, passa la révision, eut une petite fierté des compliments que lui adressa le major en le reconnaissant bon et, quand vint décembre, il partit sans trop de chagrin rejoindre à Tournus le dépôt du ...^{me} de ligne.

Sans transition, il passa de l'existence agréable et facile, de la liberté absolue à la discipline sévère, au dur apprentissage du futur combattant. Il ne connut plus la douceur des draps fins, du lit moelleux, des bains parfumés.

Il coucha dans un garage, sur la paille, il fit de longues marches, du service en campagne, il creusa des tranchées, eut les pieds meurtris, mangea du singe, de la soupe froide, de la boule de son, et... ne s'en porta pas plus mal, physiquement du moins.

Ses parents vinrent le voir et s'étonnèrent de sa gaîté. On parlait d'envoyer au front de jeunes contingents.

— Tu n'iras pas! gémit M^{me} Sénéchal, ton père va se remuer, il verra tes chefs.

— Je le lui défends! ordonna le jeune conscrit dont le regard brillait de colère. Entendez-moi bien, je ne sais pas si je suis brave ou lâche, mais je veux faire comme les autres. Je partirai dans le rang comme les autres!

Premier départ aux approches de Pâques, Sénéchal ne fut que du second. Afin d'éviter des scènes douloureuses, il n'avertit les siens qu'une fois le fait accompli.

Ce fut un saut brusque dans l'horreur... toutes les privations, toutes les misères, la vraie tranchée et ses boues enlizantes, les nuits de veille, le miaulement des balles, le siflement des obus, le tonnerre des grosses marmites, le vol foudroyant des torpilles aériennes, le danger incessant, la mort qui passe, qui ravit sa proie, ici, là, au hasard, va un peu plus loin en chercher de nouvelles... tourne, revient, rôde sans trêve, toujours affamée, jamais repue...

Comment un enfant dont la vingtième année n'était point accomplie, un enfant affiné, délicat, n'eût-il pas senti son cœur trembler en ces heures effroyables?

Comment les autres pouvaient-ils gouailler aux instants les plus tragiques? Comment avaient-ils ce courage ou cette insouciance?

Révolté d'abord, Jean finit par comprendre, car, à son insu, un long travail d'adaptation s'opérait en lui. Cette gaieté irrésistible, c'était la fleur de l'âme française, le chant de l'alouette dont les ailes ornaient le casque des légions gauloises.

Ainsi s'effritaient peu à peu les petits dégoûts, les petits froissements, les petites préventions qui d'abord avaient dressé un mur entre Jean Sénéchal et ses camarades.

Jusqu'alors, il les traitait avec une sorte de condescendance dédaigneuse. Soudain, parce que Barquigny était sous la menace du Conseil de Guerre, voici que naissait dans l'âme du jeune soldat un sentiment très tendre, presque fraternel.

Et pourtant ce Barquigny était un de ceux-là qui l'agaçaient le plus.

Mais n'était-ce pas sa faute? Qu'avait-il besoin de se tenir à distance, d'affecter des airs de supériorité? On le tournait en ridicule, on avait grandement raison.

Se plaignaient-ils, eux? Maugréaient-ils comme lui, ces hommes, lorsqu'ils revenaient des tranchées, écrasés de fatigue, la barbe en broussaille, sales, englués de boue, la démarche lourde, n'en pouvant plus et riant tout de même, admirables à ce point, qu'on eut voulu se mettre à genoux devant eux et leur crier: merci!

Non, ils ne se plaignaient pas, ils ne se plaignaient jamais! Une philosophie sereine mettait sa flamme dans leurs yeux, et ils y gagnaient de souffrir moins des misères inhérentes à leur situation.

C'est parce que, enfin, Jean Sénéchal avait compris qu'il prenait soudain une grande résolution.

— Mes camarades et moi, nous sommes frères, se disait-il. Par conséquent, je veux vivre comme eux, mourir comme eux s'il le faut!

Et maintenant, attablé devant Lavaine et son copain Carbon qui en « cachait » tant qu'il pouvait, le jeune soldat expliquait au caporal son plan.

Car il avait un plan et voulait sans retard le mettre à exécution, les hommes passables du Conseil de Guerre étant immédiatement évacués au siège de la division.

Dès que le café et le pousse-café furent pris, Jean se dirigea vers l'autre extrémité du village. Là s'élevait une grande et confortable maison bourgeoise où logeaient la plupart des officiers supérieurs du régiment.

Il demanda au planton qui gardait la grille d'entrée.

— Est-ce que le commandant du Cayla est chez lui?

— Ben, t'en as une santé mon vieux! fit l'autre en toisant ironiquement le jeune soldat. Tu veux-tu lui « causer », par hasard?

— Oui, je le veux.

— T'es un bleu, ça se voit. Sans ça, tu saurais qu'on ne « cause » pas à un chef de bataillon comme si qu'on les aurait gardés ensemble.

— Bleu ou pas bleu, j'te demande pas tout ça. Le commandant est-il chez lui?

— Sûr qu'il y est, même qu'il se « les cale » en compagnie des autres grosses légumes. Il fait popote avec deux capitaines et le commandant du 3^e bataillon.

— Ça suffit. Merci!

Jean franchit la grille et traversa le jardin d'un pas délibéré, suivi des yeux par le planton qui « n'en revenait pas ».

— Mince! ce qu'il va se faire saler, le frère! murmura-t-il. A pas voulu écouter, tant pis pour lui!

Sénéchal finit par trouver la salle où le commandant du Cayla déjeunait. Il frappa et ouvrit sans attendre qu'on eût répondu: entrez!

Le serveur allait précisément sortir. Il y eut rencontre, choc... la capote du jeune soldat reçut une large coulée de sauce brunâtre.

— Fais donc attention, bougre d'abrut! grommela l'homme de service. D'abord qu'est-ce que tu viens f... chercher ici?

Dédaignant de répondre, Jean écarta le serveur qui lui faisait obstacle et, se découvrant, il pénétra dans la salle à manger.

— Bonjour, mon oncle! fit-il en s'adressant au commandant du Cayla qui se levait pour le recevoir. On en a du mal à parvenir jusqu'à toi. C'est beau d'être une grosse légume!

Il y eut une affectueuse accolade, après quoi le commandant présenta son neveu à l'assistance. Ces messieurs firent place très gracieusement au petit soldat devant qui le serveur ahuri mit une tasse et un verre à liqueur.

— Depuis quand sais-tu que je suis au ...^{me} d'infanterie, Jean? interrogea l'officier.

— Depuis trois jours, mon oncle, c'est maman qui me l'a écrit. Mais nous étions aux tranchées, nous n'avons été relevés que ce matin. Je suis accouru aussitôt. Te voici chef de bataillon dans mon régiment, et je fais partie de ton bataillon, quelle veine! Aussi, tu vois, je n'ai pas perdu de temps...

— Tu as quelque chose à me demander, je parie?

— Tout juste, mon oncle.

Le front de l'officier se rembrunit.

— Ecoute petit, je vais te parler franchement devant ces messieurs pour qu'ils sachent tout de suite à qui ils ont affaire. Tu es le fils de ma sœur et je t'aime comme mon propre enfant. En dehors du service, compte absolument sur moi. Chaque fois que tu seras libre, viens à la popote, ton couvert sera mis et nous serons heureux de t'accueillir, mais si tu comptes que je te ferai couper à quoi que ce soit, tu as mal compris, Jean. Au front, devant l'ennemi, tous les soldats sont égaux, tous doivent supporter les mêmes fatigues, les mêmes privations, courir les mêmes dangers!

Une approbation unanime salua ce ferme discours. Tranquillement, Jean Sénéchal l'avait écouté en buvant son café à petits coups.

— Pour du bon jus, c'est du bon jus; il est meilleur que le nôtre, fit-il.

— En désires-tu une seconde tasse?

— Non, mon oncle, ça m'énerverait. Et puis je n'ai pas le temps de m'amuser, j'ai mon boulot à faire; mes armes à fourbir, mes tartines à cirer; faudra aussi que je lave ma capote, même que j'y cause deux boutons. Ça n'est pas pour m'effrayer, tu sais, j'ai l'habitude. Je ne me plains de rien, je suis content de tout!

— Eh bien! alors? questionna le commandant, qu'est-ce que tu chantes que tu as quelque chose à me demander?

— Quelque chose de très important, mais... ce n'est pas pour moi, se hâta d'ajouter le petit soldat. Tu es heureux, cité à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur, chef de bataillon... par-dessus tout, tu es un brave cœur. C'est à ton cœur que je viens faire appel pour sauver un pauvre diable en danger. Et ça, je suis bien tranquille, tu n'oseras pas me le refuser.

Etonné, surpris, charmé, l'oncle enveloppa son neveu d'un regard plein de tendresse. Il avait quitté un gamin nonchalant et volontaire, il retrouvait un homme! Quelle transformation!

Flattant de sa main l'épaule poussiéreuse de son neveu, l'officier lui dit très doucement:

— Parle, mon petit; je t'écoute!

(A suivre.)

SUR LE FRONT RUSSE

Une accalmie relative paraît s'être faite le long de l'immense front qui s'étend du golfe de Riga à la frontière roumaine. Au nord, la canonnade a continué avec violence ; le 30 janvier, on a signalé qu'un détachement important d'Allemands avait prononcé, au sud du lac Babit, une offensive contre les retranchements russes ; il fut facilement dispersé. Le 1^{er} février, une troupe allemande, qui avait revêtu des sarreux blancs afin de mieux se dissimuler dans la campagne couverte de neige, essaya de rompre la glace de la Duna ; nos alliés la repoussèrent à coups de fusils. En aval de Dvinsk, à l'île de Glaudan, les Allemands voulaient attaquer ; ils ne purent sortir de leurs tranchées.

Un incendie, qui a pris rapidement des proportions considérables, a ravagé la ville de Vilna.

En Galicie, les armées du général Ivanoff consolident les positions qu'elles ont conquises. Cependant les combats continuent dans des actions locales. C'est ainsi que dans la nuit du 28 janvier des patrouilles russes ont chassé les Allemands des entonnoirs qu'ils occupaient au nord de Bojan. Sur le front de la Strypa moyenne, des détachements ennemis ont été repoussés par le feu des Russes. Une offensive avait été engagée près de Bouchatche, sur la Strypa, par les Allemands ; elle a abouti à un échec complet. Le 3 février, les Austro-Allemands ont bombardé avec de l'artillerie lourde les positions russes sur le Dniester et entre le Dniester et le Pruth ; sous la protection de ce feu, ils ont tenté à deux reprises d'avancer dans la région d'Uzziesko ; chaque fois ils ont été repoussés par le feu de nos alliés.

Au Caucase, les Russes ont poursuivi la série de leurs succès. Le communiqué du 28 janvier a annoncé que, dans un combat dans la région de Melazhert, l'armée du Caucase a écrasé une importante colonne turque, lui faisant de nombreux prisonniers et enlevant un butin considérable ; les Russes ont poursuivi l'ennemi et ont pénétré à sa suite dans la ville de Khnysskala, située entre Erzeroum et Mouch. Les Turcs se sont enfuis vers cette dernière ville.

Dans la région du lac de Tartoum, la progression de nos alliés s'est accentuée et les Turcs ont été refoulés vers la rivière Tchorokh. Une tentative des Turcs pour avancer vers la vallée de la Passine supérieure à l'est d'Erzeroum a été arrêtée par le feu de l'artillerie russe ; puis l'infanterie de nos alliés a progressé en refoulant les avant-gardes ennemis.

En même temps, les Russes remportaient de nouveaux succès en Perse ; au sud du lac d'Ourmiah, ils battaient de grandes forces turques et s'emparaient de plusieurs milliers de têtes de bétail. Au sud-est d'Hamadan, dans la région du défilé de Kandélian, ils repoussaient l'ennemi vers le sud.

Ces succès de nos alliés auront une répercussion forcée sur le reste du front ; en effet, les Turcs doivent songer à sauver Erzeroum investie de tous côtés et, pour envoyer les troupes suffisantes contre les Russes, ils sont obligés de négliger Salonique qu'ils devaient attaquer par l'est.

D'autre part, l'action de l'armée russe dans la Turquie d'Asie et en Perse peut avoir une influence considérable sur les événements de Mésopotamie ; la liaison des forces britanniques qui opèrent vers Bagdad avec les troupes russes n'est pas à la veille d'être réalisée ; mais les victoires du Caucase devront soulager la position des Anglais.

DANS LES BALKANS

Le camp retranché de Salonique sera-t-il attaqué ? C'est la question qui se pose encore et les réponses restent contradictoires. Certaines dépêches annoncent que l'attaque est imminente et qu'elle sera dirigée par von Gallwitz, qui serait arrivé à Monastir, alors que d'autres prétendent que Mackensen, présent à Sofia, va prendre le commandement des armées ennemis. Des renseignements différents contestent l'exactitude des concentrations ennemis et font allusion à des divergences assez graves qui se seraient produites entre l'Allemagne et la Bulgarie.

Quoiqu'il en soit, le général Sarail prend ses précautions et renforce puissamment les défenses du camp retranché ; il est prêt à toutes les éventualités.

Il vient de montrer encore à la Grèce que nous étions forts. D'accord avec le commandant des troupes britanniques, il a fait occuper les forts de Kara-Burun et de Koum-Kalé qui commandent l'entrée du golfe de Salonique. C'est à la suite du torpillage du transport anglais *Norseman*, dans le voisinage du cap Kara-Bournou, dans les eaux territoriales grecques, que cette opération fut décidée. Des troupes françaises occupent, le 28 janvier, Kara-Burun, préalablement évacué par la garnison grecque, tandis que des détachements de marins des quatre puissances alliées descendent à terre pour installer des postes de surveillance des sous-marins.

Dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, un zeppelin, venant probablement d'Uskub, a lancé plusieurs bombes sur le port et sur la ville de Salonique, causant d'assez graves dégâts. Mais ce sont les monuments grecs et la population hellène qui ont souffert ; deux projectiles sont tombés sur la préfecture grecque ; un troisième sur la Caisse générale de la Banque de Salonique qui a été complètement incendiée. Il y a eu treize tués et seize blessés ; parmi les morts, deux soldats grecs, cinq réfugiés et sept ouvriers.

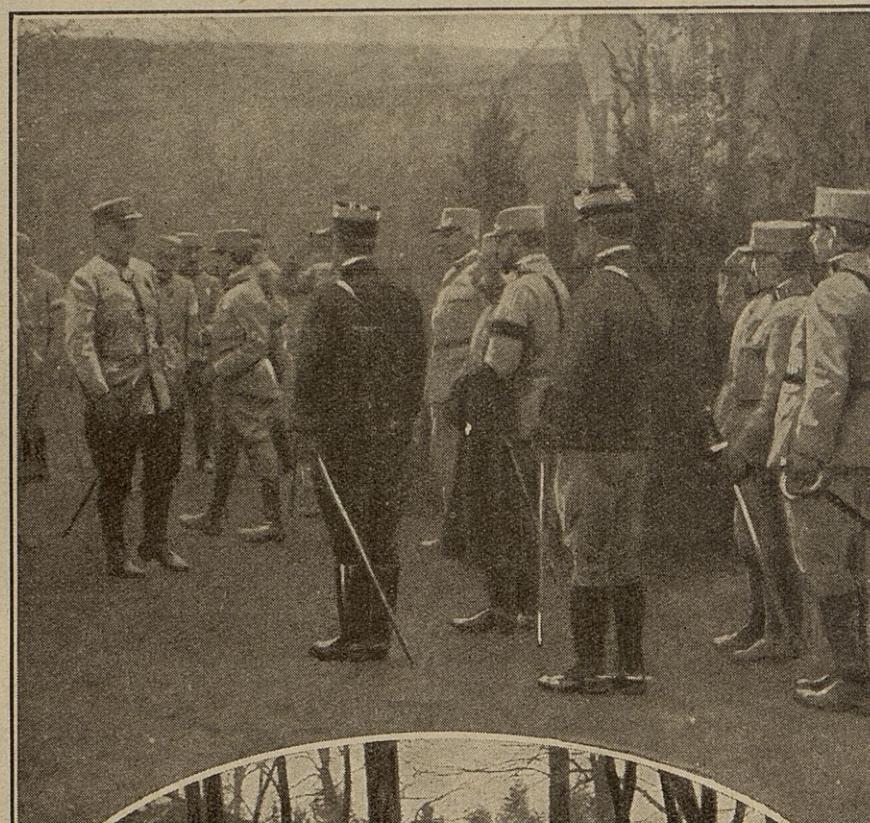
Par contre, une escadrille de nos avions était allée, le 28 janvier, bombarder les cantonnements ennemis de Pazarli au nord du lac Doiran. A la suite de l'incursion du zeppelin, une autre escadrille a bombardé les campements de Petrich où des dégâts considérables ont pu être constatés.

Un aviaïtik a été abattu par un de nos avions à l'ouest de Salonique : les deux officiers qui le montaient ont été faits prisonniers.

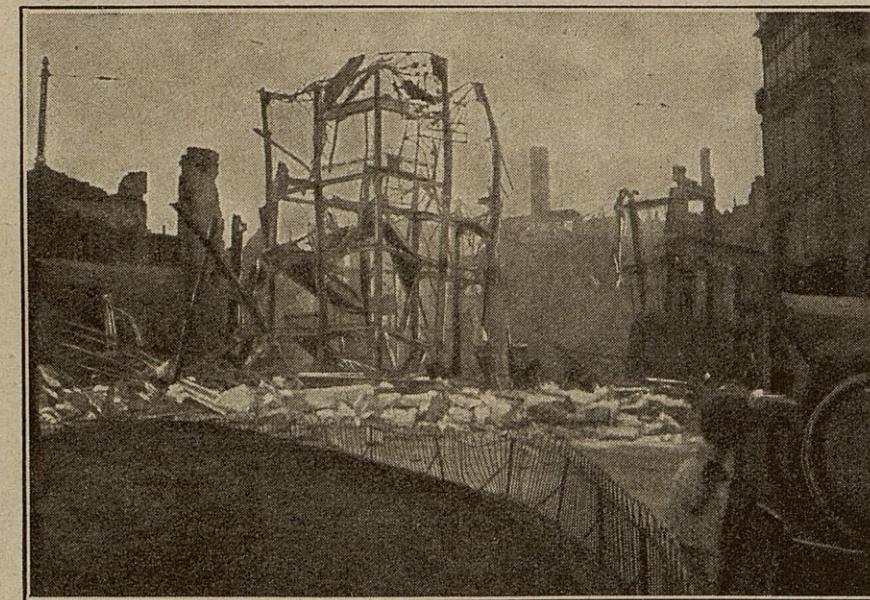
La retraite des contingents serbes demeurés en Albanie s'est heureusement poursuivie. Des dépôts de vivres et de munitions avaient été organisés le long des routes de la retraite. Les canons, les caissons et les munitions laissés par l'armée serbe à Saint-Jean-de-Medua ont été enlevés par des chalutiers français et transportés à Brindisi. Les troupes serbes sont amenées à Corfou où elles sont rééquipées.

Les Autrichiens ont avancé sur la côte albanaise et ont franchi la Matia ; leurs avant-gardes ont atteint la région à l'ouest de Kroja. Trois de leurs hydravions ont bombardé Vallona où se fortifient les troupes italiennes ; l'un d'eux a été abattu.

Le " Pays de France ", pour permettre à ses lecteurs de suivre les opérations dans les Balkans et en Asie, publiera dans son prochain numéro la carte de ces régions ; elle alternera avec le front russe.



LE GÉNÉRAL DÉPREZ, RÉCÉDEMMENT PROMU, PREND POSSESSION DE SON COMMANDEMENT.



CE QU'IL RESTE DES « MAGASINS RÉUNIS » DE NANCY APRÈS L'INCENDIE DU 16 JANVIER.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 68, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 15 de ce fascicule et intitulé : "La destruction des ponts de Demir-Hissar".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels) ODESSA

La Guerre en Caricatures



O CENSURE !

— Croyez-vous ! Juste au moment où le traître du feuilleton va être puni, on suspend le journal pour huit jours !!



LE NOUVEAU CASQUE

— Au moins avec ça on pourra toujours prendre quelque chose sur le zinc !!



EN FAMILLE

— Tu ne sais pas ce que tu manges ? Pourtant la voix du sang aurait dû te dire que c'est du singe !!